

[14 janvier, Paris]

14 – 1 – 1966. Paris. Dix-sept heures.

Donc, l'an neuf. Avec ma mère et Marcelle dix jours à Dordives qui furent épatants. Au réveillon, avec « paysans » de Nemours, ou presque, pittoresquement couleur locale. Bref, bien. Parents viennent d'arriver de Zürich. Marcelle partie pour Montreuil, et Dorothee (viens de lui téléphoner), m'attend. Bon. Et alors ? Alain est-il jaloux de mon livre ? Ses « critiques » varient. Mais il faut que ce livre perce (comme ce que j'ai dans les gencives !). Avec Henri, normal. Alain à Lisbonne. N'a pas même donné signe de vie. Mais au retour ?

M-C de Limoges délire. M'envoie lettres en vers ! Genre : « ta mâle fierté », etc. De plus, m'envoie poèmes (!) d'adolescents inconnus, étudiants, qui ont lu « avec surprise » *Rencontre des absents* et m'écrivent : « Cher Boris ! » M-C est venue à Paris et là, (il y a une semaine), a voulu m'interdire de sortir – de sa chambre ! Y mettre fin.

À part ça, rien. Et la lourde attente déroule sa vague...

[15 janvier, Dordives]

15/1/66. Dordives. Vingt heures.

Rarement pareille dépression à celle que j'ai depuis quelques jours, surtout aujourd'hui.

Rage contre Alain qui m'emmerde du récit de ses exploits (coucheries, bonnes en transes ! etc.) [,] lui, avec son gros physique mou, binoclard, et qui semble malade de jalousie (d'ailleurs par Henri, Gabrielle Marquet, d'autres) je sais qu'Alain répugne à beaucoup.

Avec ça, mon physique (pourtant, bien, je m'en inquiète), mon talent (pour eux, pour le moment, puisque c'est le souffle et que c'est ou sera génie), bref, il ne parle jamais par exemple de mon livre en cours, ses rares allusions bonnes sont battues par les malveillantes : longueurs à enlever, etc. etc.

Or, Flammarion (par Lalou, ami d'Henri) se présente. Le tenter, attendre retour d'Alain qui veut relire, pour... défigurer mon livre ? Comment savoir ? Par Mourgue j'apprends qu'il me cite, vante, etc.

Oh ! Ces moments où je lui cracherai à la face ! me connaît-on ? Le puis-je ? Et ses vanteries sur son œuvre qui est nulle ! Etre un quasi-larbin pour dénicher... un prix ? Merde !

Mais la gloire ? Elle, et cela...

Lis. Découvre Fargue de 1902 : étonnant. Puis : sur Océanie, Hardy en anglais, *Sonnets* de Shakespeare (traduit par Henri) et *Moby Dick*, si décevant. Et moi ? terreux.

Il fait moins quinze. Glacialement beau de givre.

Et le reste... ennuis pusillanimes. Alors ?

[21 janvier, Paris]

21 – 1 – 66. Dix-sept heures. Paris.

Henri critique certains « flottements d'expression » de mon livre ; a sans doute raison (ex. : « ouvrait les yeux, un à un »). À part ça, rien, mais doit sans doute s'habituer.

Recopie lignes de Dordives du 15/1 vingt heures :

[«] Rarement pareille dépression à celle que j'ai depuis quelques jours, surtout aujourd'hui. [»]

Et puis, non : n'ai pas le courage de tout transcrire. Vais épingler la feuille. À part ça ? Vu Dalmas, l'ingénieur-critique littéraire (pour mes poèmes dans *Commerce*). Pas avant un an. Me critique, mais bizarrement... sens qu'ici et là on me connaît et me soupèse.

Rage contre Alain légèrement atténuée.

Pour la conférence sur Fargue, m'en fus hier à Sainte-Geneviève : surprise d'y trouver *Rencontre des absents*. Pas les autres pour le moment. Ainsi, dix ans après l'époque où horriblement et coûte que coûte je préparais l'ENSET, sans rien, suis publié et... dans les auteurs. De ci de là, donc, quelques « douceurs » ? Ah ! Qui sait...

À part ça : ai envoyé promener D. Tanning (nulle), et rien. Vagues sorties (Josiane, brunette, amie de M-C) mais rien. Et M-C : rompu. Tant d'idioties ! Suis... ne sais comment.

[12 mars, Paris]

12 mars [19]66. Vingt-et-une heures. Paris.

Après ce qui précède, quarante jours étaient indispensables, et furent faits de moult occupations. Le 4/2 au soir, conférence sur Fargue et Perse dans comité où Henri m'avait fait entrer. Salle assez remplie à la Maison de la Chimie. Mais ce fut violent avec Pierre Boutang, qui prit à partie mon intervention, peut-être exagérée contre Perse. Mais surtout : n'étais-je pas le moins connu de la « bande » ?

Puis, sur demande d'Henri, écrivis éditorial pour Sylvia [sic] Monfort (*Electre*, au journal *Combat* qui le publia de suite). Laquelle Sylvia [sic], je l'avais vue en sa loge aux Mathurins, avec Henri qui est... poulotté par elle ! Le 5 mars nous partions à Châtel avec les Baudry. Ce furent quinze jours épatants, mais épuisants, vu les nombreuses séances de rire, de fondue, de vague « flirt » avec Solange (fidèle à son « toubib » []) [qui] alternaient avec d'esquintantes séances de ski. Au retour, ici, ai revu tout le monde et d'abord G. Mourgue (pourquoi parle-t-il de mon « Goncourt » prochain ?), qui pour sa fête organisait un dîner chez lui, avec sa jeune maîtresse (il est divorcé) et la secrétaire de Mauriac, Armelle, assez belle fille. Soirée où je menai le « jeu de vérité » pour débusquer Anne-Marie (l'autre). Ils trouvèrent cela « envoûtant ». Je reconduisis Armelle (Roux de Bézieux !) après un détour par une « boîte à lesbiennes » de Pigalle où nous dansâmes joue contre joue. Hier, l'ai revue, et, dans la voiture, à l'écart, tout alla un peu plus loin... Finalement, c'est comme ça... Elle est aussi au *Figaro*, mais cela ne joue qu'à peine. Pensées n'ouvrant que sur quelque chose...

Et Alain : lit le livre. Déclare : « Très important. Mais choses à revoir. » L'ai donc repris et mes yeux se sont ouverts : c'est vrai. Foule de phrases à retravailler, style à serrer. Un seul livre a mis du temps à prendre du recul. Donc, travail acharné, qui le « signe » encore. Mais il le faut. Que restera-t-il des 900 pages tapées ?

Parents, très bien. Séjour, ici et Dordives *idem*. Donc voilà. Et pourquoi voir ailleurs puisqu'ailleurs c'est différent et que l'expérience ne peut plus rien changer ?

[29 avril, Menton]

29 – 4 – 66. Dix heures trente. Menton.

Voyage à quatre. Auvergne, Provence. Là, palais Renaissance ou 1930, avec chambres en marbre et parc, étonnant !

Ville de Menton à nos pieds à travers les cyprès. Tout se passe bien. Suis par moments agacé par allusions littéraires d'Alain qui se veut ma « conscience » ! Et Mourgue, dans un autre genre d'idées qui me veut son « directeur de conscience » ! À propos : Armelle au téléphone, l'autre soir, apprenant que je partais... Moi qui ne peux rien pour personne, et qui en [*sic*] ai besoin de ceux pour qui je ne puis rien... Mais dois lui écrire.

Oui, ici, style vénitien... Palais... À la fois Néron et Médicis... et moi, avec ce manque constant, – la gloire. Obligé d'écouter Alain discourir avec ses conférences, suivies de poésie à lui consacrées, pour ces nullités crasses... Ô, Mon Heure...

Idée de roman : certains évènements se battent pour demeurer dans nos consciences...

[6 mai, Cerneghi]

Cerneghi (près Gênes). 6 – 5 – 66. Vingt heures.

Avons laissé Alain et Norma à Venise après cinq jours de voyage « d'art ». Évidemment, avec Alain, on voit l'essentiel et on le ressent : porte de San Zénon, Mantegna, etc.

Traversâmes Plaisance, Crémone, Mantoue, Pérouse. Et il y a, bien sûr cet esprit étonnant (on a beau le connaître) des places italiennes, des vieilles villes... L'ambiance a été bonne, malgré certaines manières d'Alain qui adore me tripoter. Le dernier jour à Venise, sur la place Saint-Marc, au café Florian, sous les « flots » de la Sixième symphonie, lui ai montré mes corrections, qu'il a approuvées, avons parlé de la publication en mai prochain, etc. Le soir, ~~avec Norma~~, à quatre, dans gondole, lente traversée, par canaux étroits, vers un restaurant typique où ce fut épatant. Le lendemain, sommes partis. (Le mécanicien du garage de Venise qui me serrait le bras, et tentait d'avantage...) Revenus à Vérone, (mais à Alain avions prétexté obligations familiales) avons vu les Mantegna (ah ! Le Christ sous la Croix !) et un sarcophage du quatrième siècle. Dans une petite église presque introuvable d'un quartier populaire (une seule brochure en parlait). Le Christ y est représenté imberbe, étincelant comme dans toute l'iconographie du début du christianisme.

Après quoi, Parme, toujours aussi étonnante, traversée des Apennins et ici, village de pêcheurs, d'un pittoresque fou, un petit port serré entre voûtes basses et de hautes vieilles maisons bigarrées, à niveaux différents... tout cela dans un lacs d'escaliers, de galeries, de ruelles étroites. Au milieu, le somptueux hôtel, parc contournant les rochers, piscine, et vue sur ce village où nous sommes arrivés par hasard.

Là (c'était hier) j'ai jeté un coup d'œil sur les annotations d'Alain en marge des cinquante-cinq dernières pages du deuxième volume qu'il m'avait rendues à Venise. Et je fus pris d'un accès de rage. Car, entre autre, face à une phrase clé il a écrit : « ridicule ».

J'ai broyé du noir et ce matin me suis soulagé en écrivant à Henri une longue lettre – de colère et aussi de cet affreux regret de ne pas « réussir » littérairement (cela me « panique » les nuits !). Mais me sens soulagé.

Pendant ce temps, mes parents venus sur la côte, sont [,] mon père à Menton, ma mère (très fatiguée vu l'arrivée de sa belle-sœur Pavla d'Estonie, jamais sympathique dans les jours difficiles, réfugiée avec fils et fille en Sibérie durant Boches, puis revenue) est à Cabris où nous allons la rejoindre après quelques jours de repos ici, malgré une pluie qui ne cesse pas.

Durant ce voyage (Marcelle est en train de s'habiller pour le dîner et je vais l'imiter), ai réussi à écrire deux longues lettres à Armelle (de Gênes et Vérone). Pourquoi ces comédies ? Jusqu'à quel point le sont-elles ? De toute façon... Mais il y a ces lampées, ou ces simili-lampées qui créent des soifs. Est-ce que les terres desséchées ont soif ?

[13 juin, Dordives]

13 – 6 – 66. Dordives. Seize heures.

Changement : brusquement folie d'Armelle : me fait téléphoner par Mourgue, pleure, supplie. Dois, donc, de temps à autre, céder. Que faire ? Et puis, Silvia Monfort : l'ai revue, et elle m'a emmené sous le « Chapiteau » des Tréteaux de France voir *Le mal court*. Au retour, il « courait » presque entre nous. Cette action ! Au restaurant, à Versailles, tous la regardaient.

Avant-hier, « première » télévisée d'*Electre*. Nous y étions tous et j'avais invité Solange. Ce fut étonnant. Elle nous emmena chez elle, après m'avoir dit à voix à voix basse de me « défaire » de mes deux femmes. J'ai répondu « si elles le veulent bien ». Tout cela se passait entre Sucy-en-Brie et Paris ! Mais devant l'ascenseur, tandis que Marcelle et Solange montaient, elle m'a embrassé... Ce matin lui téléphone et elle me demande si je pense à elle... Oui, bien sûr ! Et pense à une pièce...

Et puis Claire (marié à un Corrèzien) qui, en Poste restante m'écrit : « mon âme », et puis Marie-Claude... mais tout cela (et en faisant la part du feu avec Silvia), c'est bien, mais je l'eusse préféré avec la Gloire, et puis toute cette fièvre de la gloire... ça viendra...

[30 juin, Munich]

Munich. Une heure du matin. 30 – 6 – 66.

Tout est énorme et empaqueté. Avons dîné dans taverne hongroise. Sur la route (autoroute) pour venir, panneau indiquant : Dachau. Je n'ose y aller. Mais tout me sort soudain...

[20 juillet, Dordives]

20 juillet. Dordives. Vingt-deux heures.

Demain pars pour Saint-Palais voir Silvia : lui lire le premier acte de ma pièce ? Cela avait été convenu entre nous. Curieux comme l'idée de cette pièce m'est venue d'un coup. En suis déjà à plus de [la] moitié du deuxième acte. Je n'ose en parler comme ça : il me semble que ça ne vit que dans cette pièce même. Marcelle reste ici avec ses parents emmenés hier soir.

Henri en Bretagne. La veille de son départ avons erré jusqu'à trois heures du matin. Parlé de tout. Lui, de Silvia, surtout, évidemment puisqu'elle a couché avec lui le lendemain de moi... mais lui n'en sait rien. D'ailleurs, entre elle et moi, ç'avait un peu...

Et mes autres aventures ? Armelle (la secrétaire de Mauriac) me colle, m'adhère, et ne sais plus comment m'en défaire. Le reste... comme ça !

Et mon roman avance : route serrée comme je l'écris à Alain (USA).

Certes, dans l'ensemble, avoir mon âge, mais sans la gloire, voilà une chose que je ne prévoyais pas. Mais du coup, à présent, il me semble impossible de prévoir le contraire également. On verra. Et pourtant je sais ce que je sais.

En Allemagne, après Munich, avons été à Buchenberg, ville entièrement médiévale : le soir, dans une taverne, bière, nourriture, et l'accordéoniste, chantant, qui passe entre les tables. De là, la « route romantique » vers Heidelberg (très beau) par les belles rives du Neckar.

À part ça ? Parents vont mieux, après plusieurs semaines de malaises. Père va au Mont-Dore, mère avec nous au Midi. Au fait : que de piques de la part de mes « flirts » contre Marcelle. Suis-je influencé ? Âge, corpulence, etc. et pourtant, non. Car, à la base... Je ne nie pas désirer, de temps en temps, une « compagne » comme « les autres ». Mais dès que l'on pioche un peu...

Dordives, tout cela, ces moments de creux – parfois – au milieu des journées... Télévision le soir. La vie, en un certain sens. Et dans l'autre sens, ce que j'imprime, à tous les points de vue...

[30 août, Port-Cros]

30 – 8 – 66. Seize heures. Port-Cros.

Comment dire tout ? Et plus j'attends, plus les faits s'accroissent, et compliquent leur relation. Revenons en arrière.

Parti de Paris (plus petite aventure !) et après nuit à Tours (où je perdis montre dans une boîte), arrivai le lendemain à Pontailac, aux Tréteaux de France. Or, par le plus grand hasard, Henri (fou de Silvia) y était. Conversation avec J. Danet, puis, après le spectacle, dîner tous les quatre au Sporting. Tous nous regardaient à cause de Silvia. Ce fut joyeux, bruyant, et rendez-vous fut pris pour l'île d'Oléron. Là, après mauvaise nuit, retrouvai Danet sur la Grand' Place de Saint-Pierre d'Oléron et il me dit tout de suite que pour la lecture de mon premier acte, il avait tout organisé. Ça aurait lieu chez l'une des « grandes familles » de l'île, les des Mesnard, et où serait la mère du président de la Chambre, Chaban-Delmas. Silvia et Henri arrivèrent entre temps, déjeuner joyeux, bruyant ; tandis qu'entretemps également, j'avais trouvé une chambre invraisemblable dans une maison sous des figuiers.

Arrivée chez les Desmesnard [*sic*], luxueuse villa, deux belles jeunes filles, mère froide et ravissante. Je lus. Que dire ? Réactions mitigées, étonnées. Comme toujours. (Depuis l'ai refait), puis, bains, spectacle où je jouai un policier sur scène, et revins chez les Desmesnard, ensuite. Fis connaissance de tous les acteurs. Suite à demain.

[28 septembre]

28 – 9 – 66. Vingt heures.

Horrible accablement. La seule différence avec autrefois, c'est que je peux en parler avec Silvia Monfort, par exemple, comme ce matin, au téléphone. Henri (qui était fâché, puis réconcilié) avait pris ombrage, de quoi ? Chants, joies, un certain aspect, durant ces deux jours à l'île d'Oléron. Mais Silvia (dont il est fou) m'a prévenu de sa jalousie, et même, haine, contre moi : sans lui – a-t-il dit – j'en serais encore à faire mes ravages dans le milieu du pétrole [,] Silvia me disait ça dans la voiture et j'ai dit :

- Même pas. Même pas dans ce milieu, j'aurais fait des ravages.

Les ravages sont sur moi. Affreux découragement. Silvia dit : « et le travail ? ». Bien sûr. Mais dans mon désert naturel, le travail est parfois l'oasis, mais souvent le mirage.

... Les gens fichés dans la vie comme des pieux dans la vase. Et tout est là, sauf moi. Comme si ma présence était cette chose précise que l'on fuit. Et puis, dans le détail, ces mille et une vexations, cette campagne, par exemple, autour de nous, à Dordives, lentement mais sûrement saccagée, abîmée. Or, cette campagne, c'est comme un prolongement de mon moi vers un bout de paix, de « relaxation ». Et tout à l'avenant. Le saccage. Le massacre. Juste à l'entrée des champs, ce soir, s'instaure (semble-t-il) un cimetière de voitures. Est-ce pensable ?

Avance dans mon travail. Mais ce travail me fera-t-il avancer ? Vois d'autres gens, et Gabrielle Marquet (poétesse rencontrée à *Mandat du poète*) m'a téléphoné hier, si gentille. Je ne l'avais même pas remerciée pour son roman reçu en juin. Elle aussi va m'aider auprès de Lalou. De plus, par « flirt » de Châtel, reçois proposition pour « animer » section lettres de Préfecture de Police. Eh oui ! Henri me conseille d'attendre. Et à part ça... presque décidé voyage en URSS tous les quatre, à mi-octobre. Train et avion. C'est sur plan affaires (mais pas celles de littérature !). Dors mal depuis trois nuits. Bref, tout est noué.

[27 octobre, Paris]

27 octobre [19]66. Dix-neuf heures. Paris.

Circulation dense en bas : série de feux rouges arrière, infinis semblable à des jouets. Tas de choses qui se passent, sur différents plans. Ai fini ma pièce, l'ai lue, a plu, (tous avec cette surprise, toujours devant ce que je fais) mais dois en partie refaire le premier acte et début du deuxième. Pièce trop longue. L'ai lue devant Silvia, Jean Danet et Henri : or, Henri est jaloux. Silvia le rejette (bien sûr, à les regarder... !) [;] il accuse le coup et par le biais tente de saper ce que j'écris. S. me l'a dit. Et lui, violent, lui écrivant (y compris des insultes !). L'aime-t-il ? Un tas de choses de cette sorte me semble des feux follets...

Quant à Armelle, elle devient folle, me traque littéralement, téléphone (et j'ai dû en partie avouer à Marcelle) [,] m'attend dans l'escalier. Désormais ne vais plus fixer de rendez-vous !

Et voilà. L'autre samedi, suis allé (sur demande d'Henri) à une lecture de pièce : celle du jeune noir qui jouait le rôle dans *Putain R...* [sic] de Sartre à l'île d'Oléron. Pièce (ce samedi) minable, et à l'entracte suis parti pour aller à l'Olympia au dancing.

L'une des danseuses m'ayant d'abord refusé, puis accepté, fut amusante. Plaisantâmes. Est prof de couture à Melun, dans le Technique, « centre d'apprentissage » et habite Place d'Italie. Blonde, la trentaine, lunettes, yeux bleus, semble bien faite. Bref, tout normal. Nous sommes revus jeudi pour cinéma (ai prétexté Dalmasso et au moment de nous quitter dans la voiture, elle m'a violemment serré contre elle, puis s'en alla. Mais nous nous sommes revus ce samedi : ballade au parc de Sceaux. Elle ne connaissait pas. Nous nous parlons facilement, aisément.

Elle me dit :

- Par moments, on dirait que vous êtes un enfant. Certains gestes, votre sourire...

Et elle m'a embrassé... avec une passion... que dire ? L'ai revue avant-hier. Lui parlerai après.

Pendant ce temps, mon livre ? Silvia l'a donné (que la moitié) sans nom d'auteur à la filiale de son éditeur, j'ai fait dans le : « hors toute école, originalité », et on verra. Puis, Lalou, de Flammarion : franche conversation où il me dit qu'il voulait de toute façon le manuscrit entier. M'a donné l'idée d'écrire à Calmann[-Lévy] pour savoir oui ou non [s'] il veut ce livre. Ai écrit avant-hier. Vois en plus de ci de là, tel ou tel spécimen de la faune parisienne, et en même temps, fais mes conférences populaires à Nogent.

Mais à présent, je crois que je ne peux plus compter ni sur Alain ni sur Henri. Le dernier par pure jalousie (n'a pas parlé de moi à Lalou). Alain par... le dirai une autre fois : ce sera long. Et puis, il me reste Herbart en réserve.

Donc, tout, à peu près. Et dimanche, en train, nous partons pour l'URSS. Trois semaines. Aucune nouvelle des gens (de F. Gir.) de Port-Cros.

[12 décembre (1), Dordives]

12 décembre. Midi. Dordives.

Tout ce temps, rempli par voyage en URSS et, depuis mon retour, quelques péripéties. À l'aller, dès l'Allemagne de l'Est, cet incroyable changement (les gens, les douaniers, la brutalité) y compris à la frontière d'URSS à Brest-Litovsk, à deux heures du matin... Notre vie « extérieure » embourgeoisée n'y est plus habituée.

Puis Moscou. Toujours ce palace où mes parents nous attendaient. Après le wagon russe où pendant quarante-huit heures les employés n'ont pas changé le lit, grande différence. Sauf les salles de bain, robinets, plomberie, menaçants même, vétustes, etc. ?

Les villes... comme il y a cinq ans, avec un peu plus de voitures, moins de gens à casquettes, d'immenses queues devant n'importe quoi, et d'incroyables incohérences : à Odessa, ou Yalta, ou Leningrad, un seul restaurant pour touristes (de luxe), on y descend : il est fermé. Or, tout est payé d'avance. Où aller ? On rôde dans les rues elles aussi pauvrement « vêtues », aux tristes vitrines, tout... de même l'accueil genre « caserne » au milieu de tout cela, et d'une nature rongée par la plaine et la steppe, d'étonnantes fulgurances, dans des confidences, des abandons soudain auxquels se livrent devant vous, des inconnus.

Enfin, Leningrad, toujours la même : immense, pompeusement néo-classique, mais vidée, non utilisée, abstraite dans le contraste de cette splendeur factice et de cette foule prolétarienne. Que dire encore ? Mille détails, gens qui flairent en vous « l'étranger » et vous abordent en vue de trafics divers. Fis une connaissance « platonique »...

[12 décembre (2), Dordives]

Vingt-deux heures.

Ai laissé contact du « walky-talky » pour que Marcelle m'appelle pour le film télé. Journée passée à travailler, rêver, marcher, dans la nuit. Depuis retour d'URSS, ai revu fille de l'Olympia : s'appelle Luce Robert. Après notre première ballade au parc de Sceaux, ce fut, dans la voiture, garée devant les grilles (la nuit était tombée) un baiser genre passion, donnée par elle, moi ayant quand même mis ma tête sur son épaule. Depuis, avons évidemment... J'aime son corps, ses yeux, beaux, lorsqu'elle retire ses lunettes, à l'expression bouleversée, et cette voix rauque qu'elle a pour dire : « pourquoi ? pourquoi ? » aux instants où elle me serre à m'étouffer. Elle me voyait plus jeune qu'elle qui a trente ans-neuf ans alors que je lui en donnais trente. Et puis, ces femmes de rencontre (pourquoi pas les hommes ?).

[12 décembre (3), Dordives]

Vingt-trois heures trente.

Viens de voir le « policier américain » et continue. Oui, les quêtes réciproques, simultanées, etc. comme si l'on voletait autour de quelque chose d'essentiel. Et puis, ai vu – en plus de Silvia – Michèle et Alain. Mais là, commence toute une histoire avec le manuscrit, Calmann[-Lévy], [illisible], qui est toujours en cours puisque je vais pour cela, demain, chez Calmann[-Lévy]. En reparlerai. Vais au lit. Marcelle tape la pièce afin que jeudi je puisse la remettre à Silvia. Parents vont bien. Fin d'automne avec du vent. Et même avec Michèle, ce fut aussi, en pleine nuit, dans la voiture, sur les quais du pont d'Austerlitz. Elle a vingt-cinq ans. Écrit (bien) et – en tant que secrétaire de Calmann[-Lévy], et m'admirant bien que critiquant, va pouvoir en partie m'aider.